

57/2

# Brabant

A.B.L. BIBLIOTHEQUE PRINCIPALE  
DU BRABANT WALLON  
(Arr. de Nivelles)  
Place Albert  
1000 NIVELLE  
Tél. 27.78.24  
02.295.9...

**BULLETIN D'INFORMATION**  
de la  
Fédération Touristique de la Province de Brabant

*ll*

Mensuel

★

9<sup>ème</sup> ANNÉE

★

N° 2

★

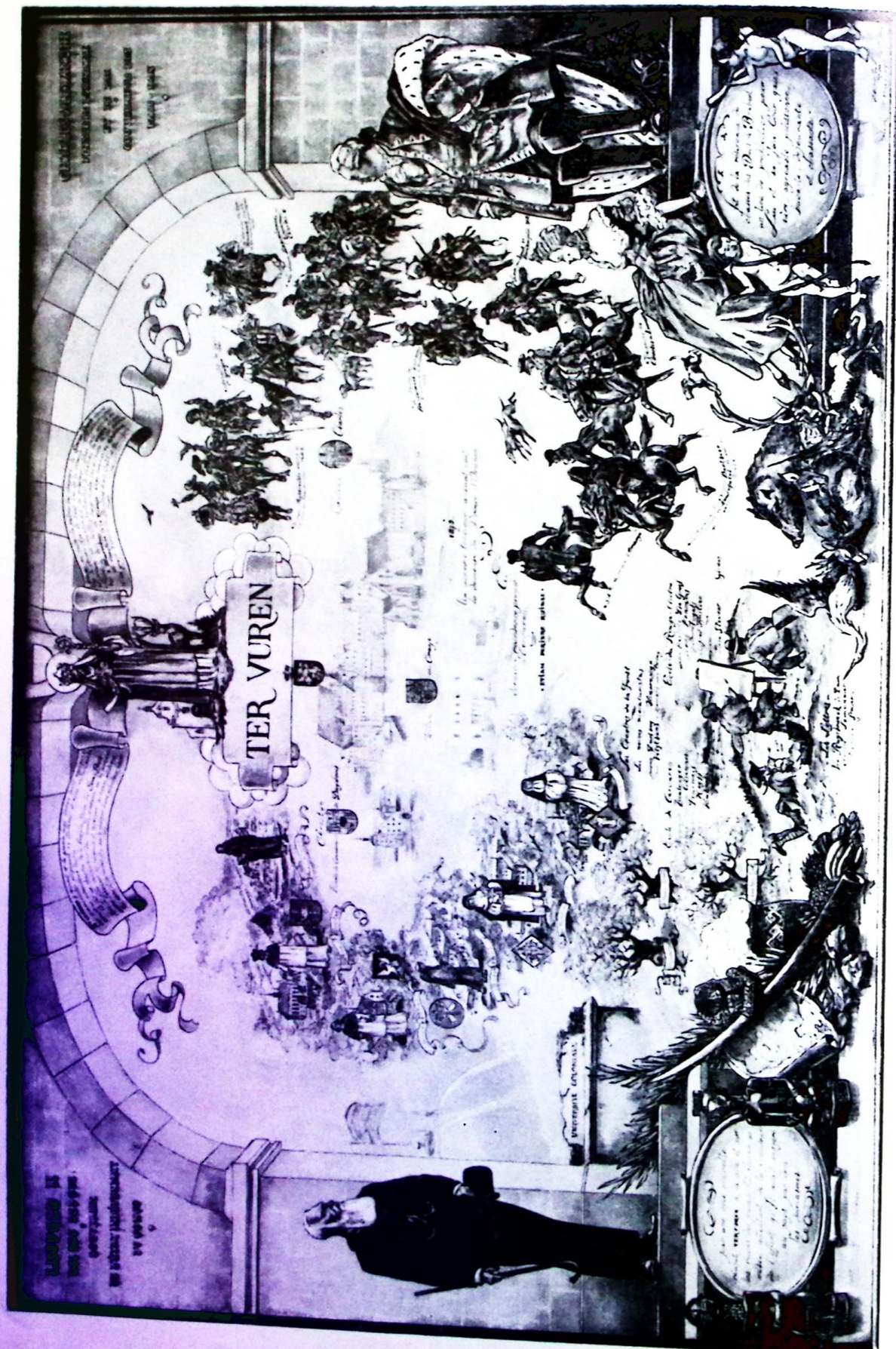
FÉVRIER

★

1957

*ll*





# Les œuvres d'art de l'Assistance publique de Bruxelles et leurs origines

par A.-M. BONENFANT-FEYTMANS.

Dans les locaux de son administration, rue Haute, la Commission d'Assistance publique de Bruxelles a réuni les tableaux, sculptures, tapisseries, orfèvreries et meubles anciens qui lui sont venus, par le jeu des lois en matière de réformes sociales, des institutions de bienfaisance bruxelloises de l'Ancien Régime. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un « musée » puisque ces œuvres d'art n'ont pas été groupées, par le fait de hasards heureux ou d'achats judicieux, dans un but artistique ou didactique. Mais, de même qu'une collection particulière, transmise de génération en génération, met en relief certaines traditions familiales, de même les œuvres rassemblées ici rappellent aux visiteurs du XX<sup>e</sup> siècle, tout ce qui a été tenté — et réalisé — depuis le moyen âge pour aider la souffrance et la misère.

Dans les pages qui vont suivre, je vais essayer de montrer ce qu'étaient ces plus anciens établissements, et ce que, au point de vue artistique, ils nous ont transmis.

La léproserie Saint-Pierre, dont l'existence est attestée depuis 1174, est particulièrement présente au visiteur : c'est sur son sol que s'élèvent aujourd'hui les bâtiments modernes de l'hôpital qui porte toujours le nom du protecteur de l'ancienne léproserie, et sur son sol aussi que se dresse le bâtiment d'administration de l'Assistance publique de Bruxelles qui abrite ses œuvres d'art.

Mais de cette ancienne léproserie rien ne subsiste, sauf deux œuvres du moyen âge finissant, deux statues : une Vierge de douleur et un Saint-Pierre.

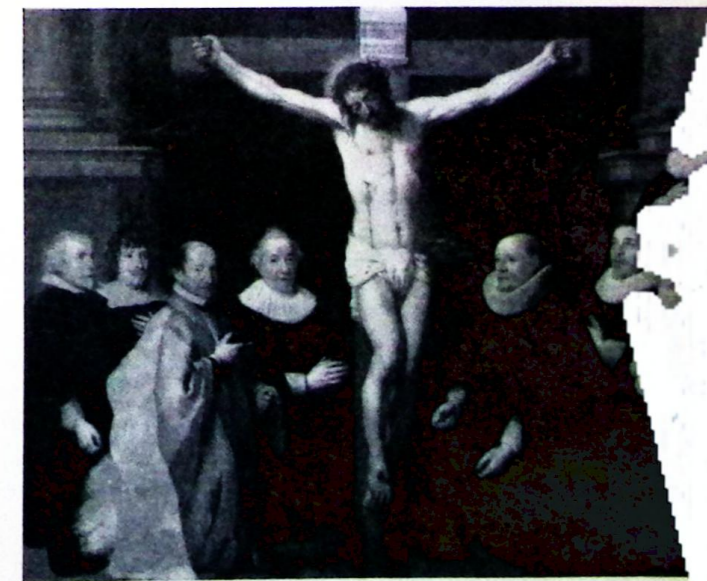
La Vierge est en bois de chêne et date de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Dérochée il y a peu, elle garde des traces de dorure et de peinture bleue à la détrempe. La finesse de l'exécution, loin d'affadir l'ensemble, donne plus de force à l'expression du visage en pleurs, tandis que le drapé du manteau qui descend de la tête en plis lourds, ne fait que renforcer l'impression de noblesse infinie et d'immense déchirement intérieur. Tout le style de cette œuvre trahit et proclame l'influence de Roger Van der Weyden.

L'autre statue, le Saint-Pierre, également en bois de chêne, se rattache aussi à la période de splendeur de la sculpture bruxelloise. Elle a conservé d'importants fragments de dorure à la feuille, d'un éclat chaud et doux.

Plus que la léproserie Saint-Pierre, l'hôpital Saint-Jean joua un rôle important dans l'organisation urbaine de notre capitale, depuis sa fondation jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. De peu postérieure à la léproserie — la plus ancienne mention est de 1195 — cette institution connut aussitôt une renommée qui prouve son importance dans la vie hospitalière de l'Europe occidentale au XIII<sup>e</sup> siècle. En effet : elle est citée comme modèle avec les hôtels-Dieu de Paris, Noyon, Provins, Tournai et Liège dans l'*Historia occidentalis* de Jacques de Vitry.

Les bâtiments hospitaliers, qui avaient été construits à cette époque, servirent aux mêmes fins, durant tout le moyen âge et les temps modernes et ce n'est qu'en 1846 que, malgré leur valeur architecturale, ils furent démolis.

La plus grande partie des œuvres d'art de cet établissement semble y être entrée par donation. Signalons, tout d'abord, un retable marqué au « maillet » bruxellois, sculpté peut-être vers 1500, peut-être même plus tôt : la valeur de la sculpture, qui est un exemple caractéristique des œuvres commerciales qui alors, comme



G. DE CRAYER (?) Christ en croix entouré du curé et des Provisors du Béguinage.

(Photo Bytbeier)



Vierge de douleur (Bruxelles, XV<sup>e</sup> siècle).  
(Copyright A. C. L.)

aujourd'hui, ornaient les chapelles et les églises, est largement dépassée par celle des volets peints : le portrait du donateur notamment trahit incontestablement par sa sobriété, son élégance, son équilibre, l'influence du grand Roger et montre une fois de plus l'extraordinaire rayonnement du peintre officiel de la ville de Bruxelles à l'époque bourguignonne.

L'apport de l'ancien hôpital Saint-Jean dans la patrimoine artistique actuel de l'Assistance publique de Bruxelles se marque surtout dans le domaine de l'orfèvrerie religieuse. La plus ancienne pièce est une petite navette d'argent datant de 1531 et poinçonnée à Anvers : c'est aussi une des œuvres les plus anciennes que l'on connaisse de la production anversoise qui devait, au siècle suivant, devenir la plus florissante du pays.

Presque toutes les orfèvreries de l'hôpital Saint-Jean proviennent de dons, faits souvent par les curés mêmes de l'église : un missel ciselé à Maestricht vers 1761. Mais c'est en 1783 que le trésor de l'hôpital s'augmenta considérablement : l'édit de Joseph II, qui avait amené la suppression de nombreux couvents et la vente de leurs biens, avait mis sur le marché une profusion d'objets de culte. A cette occasion, le curé de Saint-Jean, Nicolas Panny, acheta — et en fit don à son église — un splendide calice en vermeil, ciselé en 1637 à Anvers.

Mais surtout, il faut rappeler les libéralités faites à l'hôpital par la famille de Mérode qui permirent d'acquérir plusieurs pièces importantes parmi lesquelles je citerai un pupitre d'église, de hauts chandeliers d'argent, une lampe de sanctuaire et une croix de procession, toutes œuvres bruxelloises du XVIII<sup>e</sup> siècle. Furent acquis dans les mêmes circonstances un plateau à burettes d'Augsbourg, provenant de la Chartreuse de Scheul, près de Bruxelles, et quelques pièces provenant d'un couvent de Carmes : un calice sculpté par Antoine de Surmont de Tournai en 1614 environ, et un ostensorio soleil d'un atelier d'Audenarde.

Cet ensemble d'argenterie permet donc d'évoquer, en bref, l'histoire de l'orfèvrerie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles non seulement à Bruxelles, mais aussi à Anvers, Louvain, Malines, Gand, Audenarde, Tournai, Maestricht, Munich et Augsbourg.

D'un caractère propre aux Pays-Bas sont les béguinages. Bruxelles eut également le sien, le béguinage de la Vigne, qui apparut au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : autour d'une infirmerie, fondée par un prêtre, Renier de Breedeck, des béguines se groupèrent. Les plus pauvres d'entre elles furent soutenues par une caisse de secours appelée *Terkisten*. Ce sont les biens de ces deux fondations du béguinage (Infirmerie et *Terkisten*) qui furent dévolus, par le Régime français, au Conseil des Hospices.

Au cours des siècles, le Béguinage de Bruxelles fut assez florissant, mais il eut particulièrement à souffrir durant la période où les Calvinistes parvinrent à s'emparer du pouvoir et à diriger la commune : les béguines furent expulsées et leur église démolie. On ne pouvait donc guère s'attendre à retrouver tableaux ou objets du culte antérieurs à 1580. Tel fut cependant le cas. Il s'agit d'un polyptyque, daté de 1520, retraçant divers épisodes de la vie de la Vierge, groupés autour d'un panneau central représentant la mort de Marie. Découvert en 1827, muré dans une maison de l'enclos du Béguinage, il retint aussitôt l'attention... et fit couler beaucoup d'encre. Friedländer, le grand spécialiste de la peinture flamande, s'est rallié à l'attribution de cette œuvre maîtresse à Bernard Van Orley.

Les volets extérieurs reproduisent les traits des deux donatrices, qui portent le costume des béguines. Ce sont Catherine Smeets et Gertrude Suetrocx, respectivement maîtresse et caviste de l'Infirmerie, à qui elles donnèrent, vers cette même date de 1520, leurs biens moyennant une rente.

Le XVII<sup>e</sup> siècle vit le relèvement du Béguinage. La chapelle de l'Infirmerie notamment, dont le maître-autel était consacré à la Sainte-Croix, se vit dotée d'un panneau de grande envergure qui, maintenant encore, est un des bijoux des collections de l'Assistance publique de Bruxelles.

Cette œuvre, un grand Christ en croix entouré du curé du Béguinage et des proviseurs, ne porte malheureusement ni date ni inscription qui puissent nous éclairer sur l'auteur du tableau. Dès le XIX<sup>e</sup>, on attribua le panneau à Gaspard de Crayer, qui influencé par Rubens, travailla pour de nombreuses églises. Cependant, à la différence des autres œuvres de cet artiste, le panneau de l'Infirmerie est d'un coloris sobre; tous les personnages sont posés et solennels; la composition est solide et son symbolisme étudié : le Christ lumineux et tragique, domine les personnages par ses proportions aussi bien que par la clarté qui émane de lui. Le tout est réalisé d'un pinceau précis et soigné. L'attribution à de Crayer me semble donc des plus improbables.

A côté des hôpitaux pour malades, Bruxelles connut au cours des siècles d'autres institutions hospitalières : les hospices de vieilles femmes, ceux pour vieillards et les fondations pour enfants. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle les enfants trouvés étaient placés chez des particuliers, mais les idées évoluant de plus en plus vers le « renfermement » des pauvres, l'établissement d'un hospice pour petites filles trouvées fut projeté. Soutenus par l'archevêque de Malines Jacques Boonen, l'oratorien Jean Vernimmen et sa sœur Barbe firent don d'un vaste bâtiment qui devait servir à cette fin. Assez facilement, cette nouvelle création fut rattachée à l'organisation existante des Enfants trouvés. Désirant commémorer cette réforme; les Maîtres des Enfants trouvés confièrent à un peintre en renom, à cette époque, Pierre Meert, l'exécution d'une grande toile, les représentant en pied. A l'arrière plan on aperçoit la nouvelle maison des petites filles trouvées, telle qu'elle était dans la réalité, adossée au vieux rempart de la ville, du XII<sup>e</sup> siècle, au delà duquel s'étendent les frondaisons de la garenne du parc ducal du Coudenberg. Du porche de l'hospice, sortent les enfants habillés de rouge et de vert, les couleurs de Bruxelles, sous la conduite d'une femme vêtue d'un costume rappelant celui des duègnes : sans doute Barbe Vernimmen. Place bien modeste pour quelqu'un qui fit tant que de donner une partie de ses biens pour l'œuvre qu'elle animait.



BERNARD VAN ORLEY, portrait de Cathérine Smeets, grande maîtresse du Béguinage de Bruxelles (1520).  
(Copyright A. C. L.)

Peu de tableaux, dans le patrimoine artistique de l'Assistance publique de la capitale, évoquent des faits aussi marquants de l'organisation de la bienfaisance. Ce patrimoine comporte encore bien des tableaux, sculptures, tapisseries dont on ne peut dire avec certitude qu'ils proviennent de tel ou tel établissement : un Christ du XIV<sup>e</sup> siècle, une Vierge à l'Enfant de l'école de Roger Van der Weyden, un paysage de Josse de Momper à la perspective aérienne; un Mathias Stomer, caravagiste coloré; un Van Noort, tout imprégné du style de la renaissance romaine et bien d'autres que l'on ne peut citer sans tomber dans une énumération fastidieuse.

Il n'en reste pas moins que cet ensemble rappelle de façon très caractéristique le milieu artistique qu'était le Brabant du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle avec ses tendances propres, mais aussi avec les influences très variées qu'il subit durant cette période.

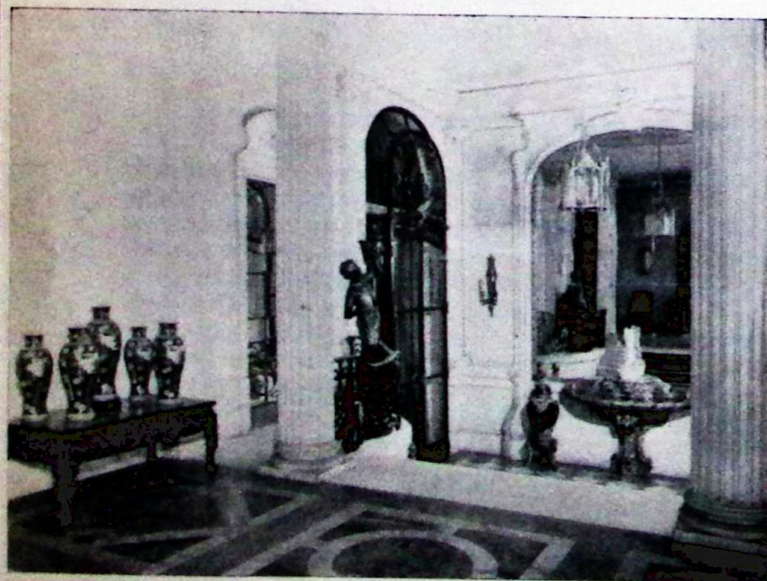
## La Belgique vient de perdre un grand mécène

### Le Chevalier Pieter SMIDT van GELDER

Le 10 décembre dernier vient de s'éteindre à Anvers l'un des plus généreux mécènes que la Belgique ait connus au XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du chevalier Smidt van Gelder qui offrit à la ville d'Anvers en 1919 son hôtel particulier entièrement meublé, avec toutes ses collections précieuses.

Depuis 1950, les experts les plus réputés et les grands collectionneurs d'objets d'art du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle se sont succédé au 91, avenue de Belgique pour y admirer, avec des milliers de profanes, l'un des plus riches et des plus beaux ensembles artistiques existant en Europe occidentale.

Ce gentilhomme d'origine hollandaise — il provenait d'une riche famille de collectionneurs et de numismates — naquit en 1878 au château de Wormerveer, près d'Amsterdam. Tout enfant, il se passionnait déjà pour les objets rares et négligea bientôt ses occupations lucratives pour fréquenter les grandes ventes publiques et les antiquaires. Il fit quatre fois le tour du monde à l'affût de nouvelles pièces à joindre à un trésor artistique qu'il avait constitué de toutes pièces.



Le hall d'entrée de l'hôtel.

(Archives Musée Smidt van Gelder)

Grand admirateur du XVIII<sup>e</sup> siècle, il acheta à Anvers en 1937 un prestigieux hôtel construit dans le style Louis XV. Il le meubla entièrement, choisissant avec un goût très sûr les tapisseries, les tentures, les tapis d'époque dont les tons s'harmonisaient le mieux avec ses toiles des grands maîtres des écoles européennes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Il aménagea ensuite chacun des salons et cabinets de travail pour abriter ses précieuses collections de porcelaine de Chine, de Saxe ou de Sèvres, réservant un savant éclairage aux élégantes vitrines de ses meubles Régence ou Louis XV.

A partir de 1938, il ouvrit son hôtel privé à la curiosité des collectionneurs et des artistes mais travailla sans relâche pour accroître ses connaissances artistiques, compléter ses collections et faire de sa résidence le domaine fastueux d'un grand seigneur du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'il l'estima digne d'être transformé en musée, il céda à Anvers, sa ville d'adoption, toutes ses collections et l'immeuble qui les abritait.

A ce moment, les experts avaient estimé ce cadeau supérieur à trente millions de francs belges. Mais le chevalier Smidt van Gelder n'allait pas cesser ses bienfaits culturels.

Installé au deuxième étage de son hôtel — privilège qu'il avait demandé pour pouvoir mourir là-même où il avait éprouvé ses plus grandes joies esthétiques — il continua d'accroître son patrimoine, offrant régulièrement au musée de nouvelles acquisitions qu'il disposait lui-même, toujours soucieux d'éviter une faute de goût, de maintenir l'harmonie ou d'améliorer la présentation d'une pièce rare.

Nous devons à Monsieur Frank van den Wijngaert, conservateur de ce merveilleux musée et à son assistante, Mademoiselle Snoeckx, un joli catalogue illustré qui guide le profane dans cette émouvante exaltation d'un passé fastueux où la civilisation française brillait au firmament des nations européennes.

Une commission consultative d'artistes, d'experts et de bienfaiteurs accorde toute sa sollicitude au musée Smidt van Gelder mais la mort de son animateur et fondateur prive la Belgique non seulement d'un des plus grands spécialistes de la porcelaine artistique et du mobilier de

luxe du XVIII<sup>e</sup> siècle mais aussi d'un des plus grands mécènes de notre époque.

Puisque la Fédération touristique du Brabant vient d'étendre ses horizons aux provinces voisines, il nous a paru particulièrement agréable et utile de consacrer un prochain Midi du tourisme à l'évocation de ce musée original, souvent ignoré du grand public.

Qu'il nous soit permis de répéter ici même toute la gratitude que nous devons à Madame Claes, dévouée secrétaire de l'Association anversoise d'archéologie qui nous a si aimablement révélé des anecdotes et des détails particulièrement intéressants sur la formation de ces riches collections.

On sait que Madame Claes, membre de la commission consultative du musée et amie intime de M. Smidt van Gelder, s'est fortement intéressée à son œuvre et s'est dépensée très généreusement pendant de nombreuses années pour collaborer à l'aménagement des collections actuelles.

#### Quelques mots sur une demeure princière

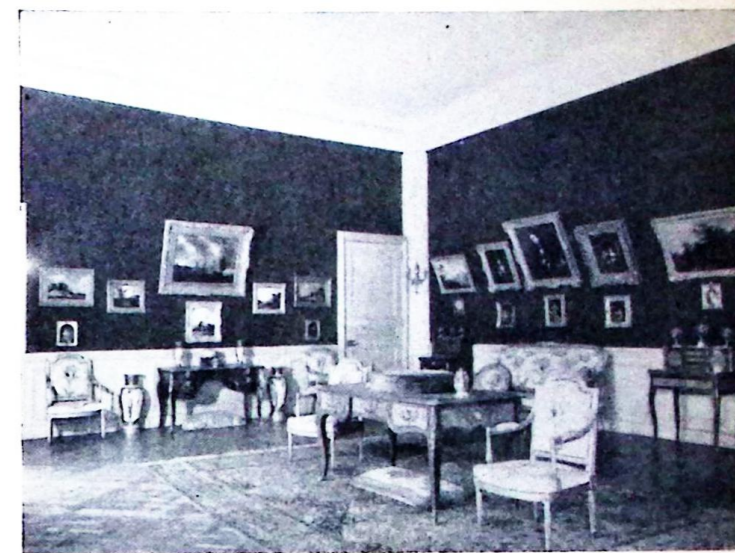
Il existe à Paris un musée pareil : l'hôtel Louis XV que M. Nissim de Camondo avait entièrement meublé à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais l'avidité du collectionneur a surchargé les couloirs, les escaliers, les panneaux de gravures, de toiles, ou de curiosités qui rappellent trop souvent au visiteur qu'il est dans un musée.

Avenue de Belgique, rien de semblable. Dès l'entrée, on est saisi par l'atmosphère luxueuse d'une époque révolue. Les degrés de marbre d'un large escalier recouvert d'un épais tapis étouffent si bien le bruit de nos pas que nous perdons rapidement notion de l'actualité.

Au sommet de la rampe aux arabesques de fer forgé, deux nègres vénitiens, soutiens de splendides torchères, nous rappellent d'entrée de jeu que Voltaire adorait peupler ses tragédies de personnages exotiques.

Pourtant, ce n'est pas un drame que l'on va nous jouer. On parierait plutôt pour une comédie de Marivaux. Curieux Arlequin, nous voilà introduit dans le vaste salon d'attente. En nous voyant passer, un ange de marbre oubliée de verser l'eau purificatrice dans une énorme conque destinée à rafraîchir les mains des invités.

Devant nous, une table Louis XVI, dont le style pompéien rappelle les découvertes de Winckelmann aux marquises éprises de camées antiques. A chaque pied, des médaillons bleu pastel rehaussent la blancheur des personnages ou des profils gravés en relief. De superbes chandeliers y trônent. Au mur, une splendide tapisserie de Beauvais rappelle les chasses



Salon Louis XV.

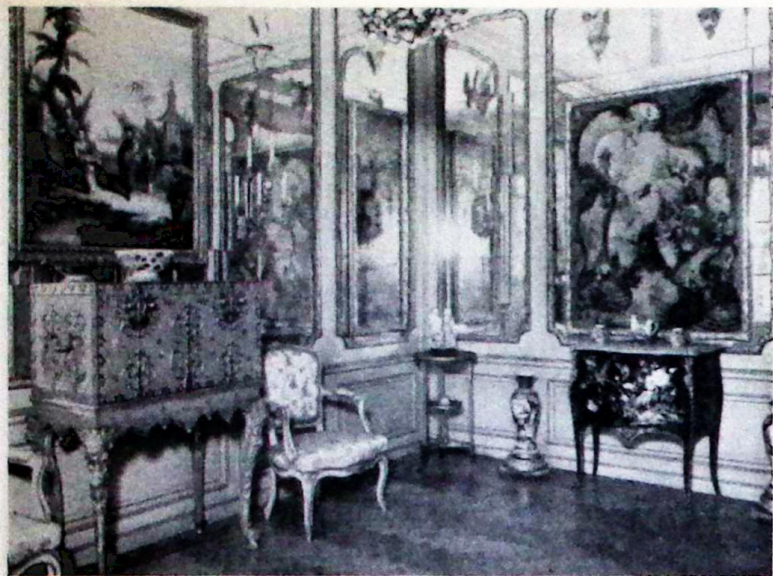
(Archives Musée Smidt van Gelder)

magnifiques que Louis XIV aimait à organiser à Marly ou à St-Germain.

Mais personne ne paraît. Oserons-nous jeter un coup d'œil dans le salon voisin, mal défendu par la porte entrebaillée ? Deux armoires de verre attirent tous les regards. On y a serré de magnifiques collections de porcelaine de Sèvres où l'on remarque surtout la tasse et la soucoupe à la marque d'un dauphin, souvenir d'un service offert par la ville de Paris à Louis XVI pour la naissance de son premier enfant. Quelques années plus tard les autorités municipales perdront leur enthousiasme. A quelques pas, sur une table d'époque, un biscuit de Sèvres d'une grâce exquise représente la jeune reine Marie-Antoinette esquissant un pas de danse. A l'observer plus attentivement, un détail nous trouble : un fin sillon marque le cou de l'infortunée souveraine. Est-ce un indice souhaité par le sort ?

Un regard circulaire nous révèle divers souvenirs de ces années frivoles : un bronze de Falconet : le baiser; deux peintures mythologiques en médaillons dues à un imitateur anversoise de Watteau, une ravissante table rognon aux bois incrustés d'élégants secrétaires de Migeon et enfin un meuble signé Boudin estimé à près d'un demi million de francs.

Mais ce qui nous séduit davantage, ce qui flatte le regard, c'est le choix de ces panneaux d'un vert olive sombre où se détachent mieux la clarté des vitrines, la couleur des tableaux qui les tapissent. Un écran de feu en tapisserie, de melleux coussins de soie attestant le goût du confort et le regard se pose sur les toiles garnissant le lambris.



Un aspect du cabinet chinois.

(Archives Musée Smidt van Gelder)

Remarquons un délicieux exemple de composition préromantique : une jeune et frêle jeune fille digne d'Atala, alanguie au saut du lit, peinte par le Suédois Lavreince et surtout une petite scène de danse de Fr. Schall. Quant à la partie champêtre de Jean-Baptiste Pater, elle a été offerte par Eugénie de Montijo au duc d'Albe qui vendit l'œuvre à Londres.

Mais il n'est pas possible de détailler toutes ces merveilles. Contentons-nous d'une impression d'ensemble.

Le deuxième salon, tendu de gris, y alterne les tons ponceau et fraise pâle. Ici les styles seront mélangés sans heurter pour autant. Fauteuils Directoire recouverts de tapisseries de Beauvais encadrent une cheminée Louis XV soutenant un cartel de Falconet et d'originaux pots à tabac en marbre de l'époque Pompadour.

A la porcelaine de Sèvres succède une collection monumentale de vases de Chine dits de la famille rose et dans les vitrines lumineuses on découvrira des assiettes d'émail de Canton et de ravissants services de porcelaine « rose Pompadour » de l'époque Ch'ing. L'une de ces tasses a été exécutée sur commande en Chine pour évoquer la libération du Brabant en 1830.

Remarquons enfin une précieuse peinture sur cuivre de van Huysum dont les fleurs offrent des tons aussi vifs que luisants. De l'autre côté de la cheminée un anachronisme bien pardonnable : le portrait du chevalier Smidt van Gelder à quatre ans, peint par l'excellent portraitiste amstellodamoise Thérèse Schwartz, préceptrice de l'actuelle reine Juliana. On y découvre le beau regard d'artiste de cet enfant dont le goût pour les collections lui valait déjà

le sobriquet de « het schikkertje » (celui qui aime à disposer, à mettre en ordre).

Revenons maintenant dans le grand hall d'où s'élève un escalier tournant à rampe de fer forgé au travers de laquelle nous apercevons une toile de Watteau de Lille : une jeune et jolie femme en chapeau et robe d'arlequin.

Mais la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle nous attend dans la salle à manger donnant sur le jardin. Ici le parquet ciré et les lambris de chêne modifient l'atmosphère. Peu de meubles. Des fauteuils Louis XIV et une grande vitrine de porcelaines et de biscuits de Chine de la famille verte. Deux vases chinois sur socles représentent les fleurs du pommier sur la glace bleue craquelée par le printemps; exemples intéressants d'un procédé original de cuisson.

Une petite table Louis XIV, noire à fleurs d'ivoire incrustées, occupe le centre de la pièce sur un lumineux tapis de Boukhara.

Parmi les nombreuses natures mortes du XVII<sup>e</sup> siècle, nous distinguerons un Willem Kalf souvent présenté par les revues d'art; un hanap, un plat d'huîtres et un élégant verre à vin du Rhin en venise. Un petit P. Claes reprend le thème, avec le supplément d'un citron à demi épluché. Nous avons apprécié également les effets de nuages en mouvement sur un grand paysage de l'oncle de Ruysdael.

Le salon Louis XV voisin met l'accent sur l'exotisme oriental de l'époque. De ravissants petits écrans de verre mat présentant des scènes d'une Chine de fantaisie et montés sur d'élégants socles de bois découpé, dissimulent de part et d'autre d'une cheminée de marbre, de modernes interrupteurs électriques. Un vaste coffre sombre d'inspiration chinoise est décoré de fleurs polychromes stylisées et appliquées. Un bouddha de jade rose y trône. Mais les vitrines présentent les modèles les plus élégants de la porcelaine orientale : coupes minuscules à décor siamois, précieux services à thé d'une grande richesse de proportions et de coloris, assiettes à sept bords d'une rareté extrême. L'une d'elles, exécutée en Chine sur commande européenne, peint la commémoration du passage du cap de Bonne-Espérance par la flotte hollandaise. Il n'en existerait plus que trois exemplaires au monde.

Une énorme assiette chinoise dans un berceau de liège occupe la place d'honneur sur un vaste bureau-table de style Louis XV.

Une petite table vitrine expose également de ravissantes miniatures aux tons de pastel. Nous y reconnaissons M<sup>me</sup> de Pompadour, M<sup>me</sup> de Montespan, M<sup>me</sup> Geoffrin et la cantatrice Sophie Arnaud. Il y aurait encore à détailler les petits tableaux de la cimaise mais il nous faut insister sur un ensemble exceptionnel : le salon chinois, ancienne salle de bains à miroirs dont

les parois réfléchissantes supportent sur socles de nombreux oiseaux exotiques de porcelaine. Le lustre même, en porcelaine de Meissen évoque une cage d'oiseaux garnie de fleurs. Un minuscule secrétaire de laque noire, avec des éléphants-bougeoirs, un meuble-coffre en laque rouge, une horloge à régulateur composent l'ameublement de ce charmant brie à brac pseudo-oriental. Divers objets de porcelaine y rappellent des personnages ou des animaux chinois. Les sièges Louis XV eux-mêmes sont tendus de soie tissée, montrant des habitants du céleste empire.

Telle était la vogue de la Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle que chacun voulait posséder au moins une pièce meublée dans ce style. Des peintures de paysages d'un Orient de convention confirment cet engouement.

Ainsi tout le rez-de-chaussée de l'hôtel traduit le XVIII<sup>e</sup> siècle sous tous ses aspects. Le premier étage toutefois, présente moins d'unité. Un remaniement sera sans doute possible dès que les collections du second étage auront été mises à la disposition du musée.

Il n'empêche que l'antichambre a belle allure avec son lapis rose d'Aubusson, sa table Louis-Philippe, proche encore du style Charles X, ses fauteuils-gondole d'or et d'acajou de l'empire



Une des armoires aux précieuses porcelaines chinoises.

(Archives Musée Smidt van Gelder)

et ses multiples vitrines. Signalons en passant que la scène de chasse du peintre Develly qui orne le plateau de cette table ronde a inspiré un carton du tapissier Devos. L'un de nos cousins possède en Ardennes une large tapisserie murale exécutée d'après ces dessins.

Le thème général est cette fois l'Empire. Mais il est impossible et fastidieux de tout évoquer. Admirons en passant un Canaletto et un Marieschi, deux Vénitiens caractéristiques. Un charmant éventail peint la partie fine troublée par la bastonnade de l'époux trompé. Deux beaux cratères polychromes d'époque Charles X trônent sur une table Louis XV. Les scènes romantiques des élégantes amphores à socles de style Empire contrastent avec d'odieux et branlants magots en porcelaine de Meissen. Tout cela manque d'unité malgré la valeur des pièces exposées : un service Empire en vermeil, une série de bijoux romantiques.

Dans un petit salon voisin, des meubles hollandais incrustés de marqueterie, de style Louis XVI, contrastent avec des petites toiles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs charmantes comme cette promenade sentimentale de Kowalski.

Mais il vaut mieux citer les pièces les plus rares : la galerie de porcelaine de Meissen avec ses cris de Paris, ses élégants personnages de carnaval, ses animaux, ses symboles des continents au XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'Africain et le « Bon sauvage » cher à Rousseau. Retenons aussi une toile authentique de Brueghel de velours : un coin du paradis terrestre (le pendant est au musée de Berlin) et un amusant et réaliste Brueghel le jeune : la perception des impôts.

Dans le cabinet de travail florentin, un Frans Pourbus présente un joli portrait en pied de la reine Marie de Médicis, fort voisin de celui de la galerie Pitti à Florence. Quatre petits tableaux exquis d'Abel Grimer y évoquent également les saisons.

Il y aurait encore pas mal de toiles à citer. Nous signalerons les natures mortes des peintres espagnols L. Menendez et surtout Antonio Pereda pour la netteté de leur coloris et la précision réaliste de leur talent.

Il nous faudra ensuite abandonner toutes ces œuvres d'art non sans remarquer au hasard un meuble d'angle, un bijou, une curiosité qui avait échappé à notre regard. L'artiste se promène avec délice dans ce merveilleux hôtel. Le collectionneur s'y instruit. L'homme de goût enfin y respire l'atmosphère qu'il avait toujours rêvée : celle d'un hôtel luxueux où la froideur sévère du musée cède le pas à l'art vivant, au souvenir ranimé d'un passé artistique qu'il croyait révolu.

André JANSEN.

# LES ENTREES DE BRUXELLES

## LA PORTE DE SCHAEERBEEK



VILLAGE DE SCHAEERBEEK,

Schaerbeek était encore un village de pleine campagne il y a cent ans. C'était un des buts de promenade dominicale des Bruxellois qui y allaient respirer l'air de la campagne.

(Bruxelles - Cabinet des Estampes).

Il serait bien étonné, le promeneur d'il y a deux siècles s'il refaisait maintenant le chemin Schaerbeek-Bruxelles !

Son étonnement commencerait à Schaerbeek même. Que de changements ! Nous connaissons une opulente agglomération : des rues, des boulevards, un trafic intense, un hôtel communal imposant et une église Saint-Servais qui ressemble à une cathédrale. Pas de grande église néogothique, il y a un siècle : un modeste sanctuaire de village dans une rue calme et tranquille — pas d'hôtel communal non plus, mais une maison communale comme partout ailleurs. Il y a trois siècles, il n'y avait même pas de rues tranquilles, mais seulement des chemins ruraux, montant et descendant les collines du vieux Schaerbeek, des chemins bordés de maisons campagnardes. Ces chemins menaient à l'église (l'ancienne), à des maisons de campagne parfois, et aussi à la Ville, où l'on entrait sans transition aucune : rien qu'un rempart à franchir. D'un côté la ville, de l'autre la campagne. Mais... sans transition ?

Pas tout à fait. Il y en avait une, qui semblait longue, tant on la voyait de loin : la Porte de Schaerbeek. C'était un grand édifice datant de 1357-1383, qui nous rappellerait un château-fort : lourde porte, herse, fossés, tourelles, etc. Il est vrai que cette porte était une forteresse, une petite forteresse chargée de la défense d'une des entrées de la Capitale du Duché de Brabant, centre administratif et politique des

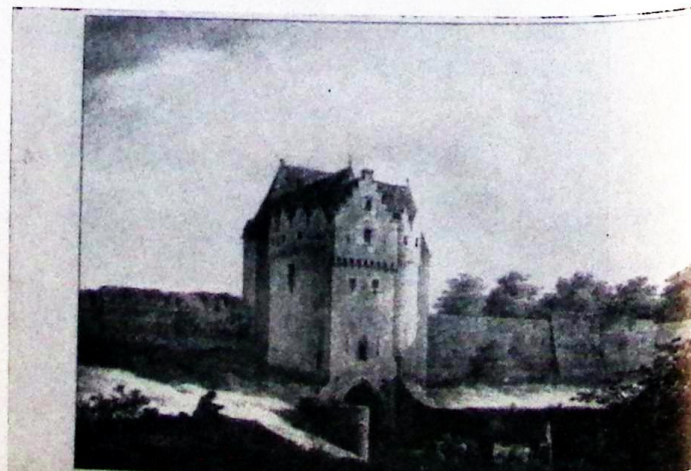
Pays-Bas méridionaux. Un châtelet imposant : digne de la ville à laquelle il donnait accès. Mais pas par ce que nous appelons actuellement la *Porte de Schaerbeek*, oh non, mais bien plus logiquement par la « rue de Schaerbeek » qui descendait vers le centre de la ville.

Il est vrai qu'au 18<sup>e</sup> siècle la Porte était plus un goulot qu'une ouverture — un goulot que ne justifiait plus aucune nécessité de défense. Aussi fut-elle condamnée, en même temps que ses consœurs, les 6 autres vieilles portes : on la démolit en 1784.

La démolition de ce témoin de l'histoire communale de Bruxelles s'intégrait — déjà — dans un vaste plan d'urbanisation. Les Remparts seraient remplacés par un boulevard — le futur boulevard du Jardin Botanique, et la Porte serait déplacée vers le haut, face à une nouvelle artère : le prolongement de la rue Royale. Le tronçon entre le Parc et les boulevards était nouveau, en effet, en 1810 et ouvrait une splendide perspective vers l'église Saint-Jacques, dont la nouvelle coupole terminait une longue

La Porte de Schaerbeek — elle se trouvait à l'entrée de la rue de Schaerbeek — était une des sept petites forteresses qui défendaient la Capitale. L'extension de la ville la fit disparaître en 1784.

(Bruxelles - Cabinet des Estampes).



PORTE DE SCHAEERBEEK

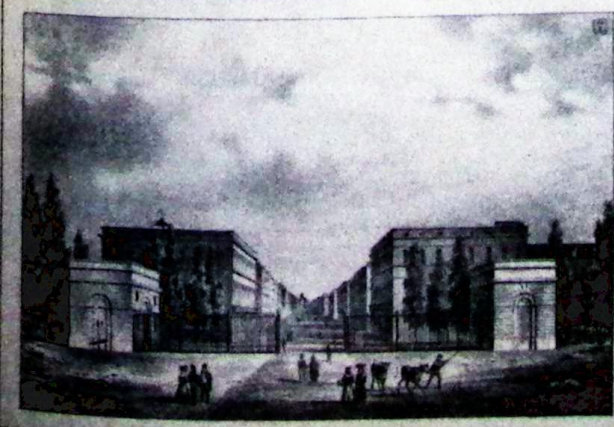
allée rectiligne, vue de la Porte. Car il fallait que reste une Porte. Comment percevoir l'Octroi sinon ? La perception des droits d'octroi était une grande préoccupation des pouvoirs publics : ils n'attendaient pas l'édification d'une clôture pour y pourvoir.

C'est ainsi que Paul Vitzthumb, cet inlassable témoin des transformations du Bruxelles de jadis nous montre une pitoyable palissade de planches, fermant l'accès de Bruxelles, et une grande balance à fléau. Celle-ci se trouve devant une cabane, qui sans doute servait de bureau de l'octroi. C'était en 1823. La rue Royale n'était encore que bien partiellement bâtie, et pourtant, on la perçait déjà vers Schaerbeek.

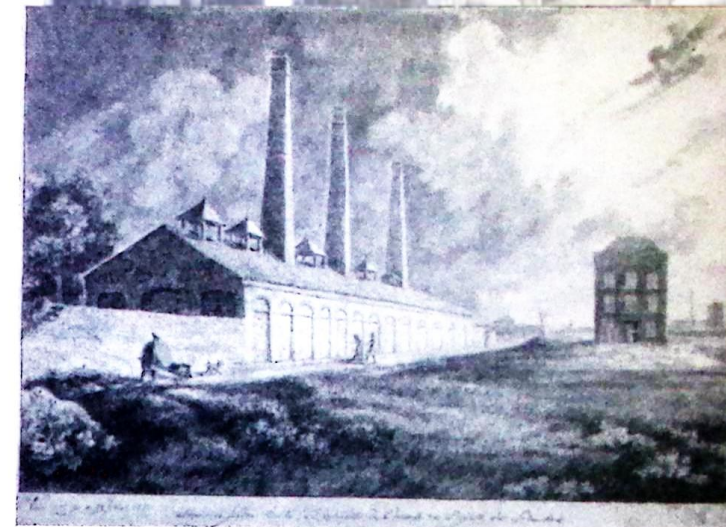
L'Empire, qui n'avait pas pu édifier les premières grilles de la nouvelle Porte, elles datent de 1827, ne termina pas non plus l'urbanisation du quartier. C'est ainsi que la période dite hollandaise avait à le mettre en valeur. Elle le fit d'ailleurs très bien : le Jardin Botanique en témoigne, et aussi les grandes maisons qui lui

Les logettes de l'Octroi furent construites de façon à ne pas gêner la perspective de la rue Royale. Elle se trouvaient sur le trottoir nord du Boulevard Botanique.

(Bruxelles - Cabinet des Estampes).



Porte de Schaerbeek à Bruxelles.



Les temps moins agités du début de l'Indépendance favorisèrent l'essor d'une industrialisation déjà commencée. Les usines poussaient aux portes des villes. Quel promeneur bruxellois reconnaissait la rue Royale dans ce paysage industriel ? La vue est prise de l'emplacement de l'église Sainte-Marie.

(Bruxelles - Cabinet des Estampes).

faisaient face, et qui brûlèrent les 24 et 25 septembre 1830.

Car les journées de 1830 furent glorieuses pour le quartier de la nouvelle Porte de Schaerbeek. Il n'est pas nécessaire d'en refaire l'histoire ici : rappelons seulement que la Porte fut témoin de bien des mouvements de troupes, et de sanglants combats.

Mais retournons nous vers Schaerbeek. Nous y voyons une continuation de la rue Royale, terminée par une vague réminiscence byzantine. Tout compte fait, l'édification de l'église Sainte-Marie, créa en 1845 un pendant honnête de la coupole de Saint-Jacques : en tout cas une nette amélioration sur ce que nos concitoyens y voyaient il y a 125 ans. Qu'y avait-il donc ? D'abord une rue qui ne ressemblait que bien peu à l'avenue que nous connaissons, et qui menait tout droit à ... une fonderie.

Nous sommes bien loin, en 1830, du chemin que prenaient les élégants landaus allant se promener dans les campagnes de Diegem. Mais, tout passe, à Bruxelles surtout, même les usines qui faisaient l'admiration des citadins en promenade dominicale.

Il est vrai que les promeneurs bruxellois avaient nombre de raisons de se rendre Porte de Schaerbeek, sous le règne du roi Guillaume. On y allait voir la construction des serres, l'élévation des terrasses, on y assistait à la plantation — et à l'entretien des plantes rares et peu

ordinaires du nouveau Jardin Botanique. Il a égayé la Porte et son quartier, mais est maintenant lui aussi, partiellement saccagé; les énormes volées d'escaliers qui mènent aux galeries défient les démolisseurs... quousque tandem ?

Remontons le Boulevard : il nous mène tout droit à un bâtiment, dont la construction fut décidée en 1823 et commencée seulement en 1826, mais menée tambour battant. C'est de là que les savants astronomes observaient le ciel à travers leurs télescopes. Les mânes de l'illustre Quetelet doivent bien s'y trouver dépaysés. La poétique science exacte de la Carte du Ciel a émigré vers Uccle — et son ancien local, devenu

Ministère de l'Agriculture, connaît des préoccupations bien plus proches de la terre.

La Porte de Schaerbeek, pour n'être plus l'ancienne porte communale, connaît d'autres gloires : même si l'intensité du trafic automobile doit en faire le terminus d'un tobogan. Elle vit passer les équipages royaux, allant du Palais au Château de Laeken — et voit maintenant les automobiles, qui font le même trajet. Toutes les manifestations patriotiques passent par chez elle — les autres aussi, bien souvent. Mais toujours son nom rappellera que, jadis, la *Roma Brabantiae* était ceinte de remparts.

J.-G. DE BROUWERE.

## MIDIS DU TOURISME

17 décembre 1956

### “ Brabant, carrefour de formes architecturales ”

par Monsieur V. MARTINY.

Monsieur Victor Martiny a, par deux fois déjà, occupé la tribune des Midis du Tourisme, ainsi que le rappelle M. Jules Janson, secrétaire permanent, en présentant le conférencier aux auditeurs, auxquels a tenu à se joindre notre Président, M. Léon Cantillon. Il dit le plaisir qu'il a d'apercevoir de nombreux visages nouveaux et passe la parole au conférencier qui a pris comme sujet : Brabant : carrefour de formes architecturales.

C'est par une comparaison historico-littéraire qu'il fait comprendre ce qu'il entend ici par carrefour. Notre petit coin de terre fut de nombreuses fois le point de rencontre de races, de mœurs, d'idées, depuis le déferlement des légions romaines sinon de celui des hordes barbares. Les croisades amenèrent de nouveaux échanges.

M. Martiny conclut cet exorde en disant : « Ainsi en fut-il toujours le long et aux extrémités des voies de communications quelle que fût la nature de celles-ci.

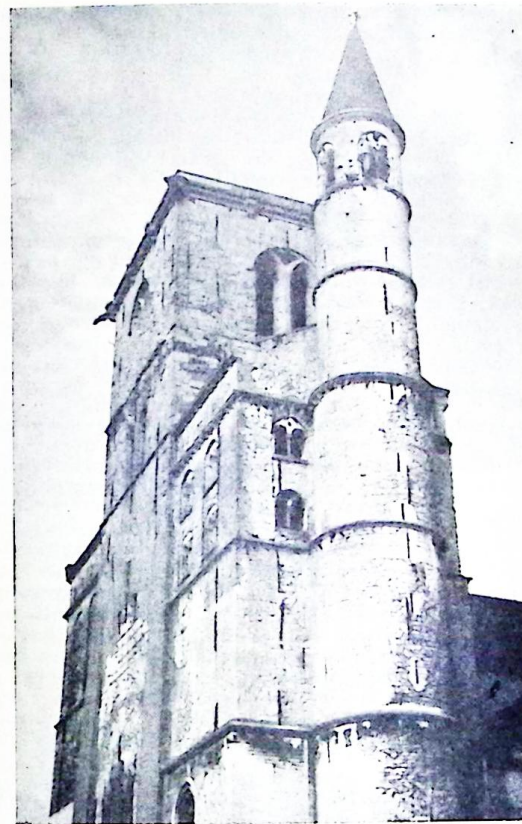
Placé à mi-chemin entre deux grands sillons de pénétration — la Meuse et l'Escaut — qui drainaient tous les progrès vers la Wallonie et la Flandre, le Brabant connut, très rapidement, cette ambiance des échanges.

Par la magie des projections lumineuses, M. Martiny va nous montrer ce que l'architecture en Brabant doit aux courants artistiques étrangers, en soulignant les

éléments qui, digérés et repensés par l'esprit autochtone, rayonneront à leur tour en dehors de la province. Les tumulis de Grimde et le Senecaberg de Vilvorde fournissent au conférencier l'occasion de curieux rapprochements avec l'architecture des mausolées d'Auguste et d'Hadrien à Rome. Si nous passons aux époques mérovingienne et carolingienne, St-Lambert à Muisen et Ste-Gertrude à Nivelles nous fournissent des exemples typiques de basiliques latines.

Le démembrement de l'Empire de Charlemagne va intensifier les différences qui se font jour sur notre terre qui sera divisée entre l'Empire germanique et la suzeraineté française. D'une part évêché de Liège dépendant de Cologne et d'autre part Cambrai, dépendant de Reims.

Le Brabant est habité par moitié par des Flamands et des Wallons. Enfin des missionnaires y viennent avec l'esprit de leurs autorités respectives. Tout cela va se marquer par des différences essentielles dans nos églises romanes. Les formules rhénanes se retrouveront dans la nef de Ste-Gertrude de Nivelles, dans les tours massives occidentales de Zétrud, Kortrijk-Dutzel, Watermael et Bertem; tandis que les formules scaldéennes, notamment la tour centrale comme à Tournai, nous les verrons à Huldenberg, à Lennik-St-Quentin. Des traces visibles nous montrent qu'il en fut ainsi à l'église primitive de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles.



La collégiale romane Sainte Gertrude à Nivelles.

(Photo Ooms).

Au XII<sup>e</sup> siècle, grande éclosion architecturale le long de la route du Rhin à la Mer du Nord, à la croisée des rivières, ainsi qu'en témoignent les plans de Léau, Tirlemont, Louvain et Bruxelles, projetés sur l'écran. Nous pouvons alors remarquer les apports lombards dans nos monuments brabançons, notamment les arcatures dans l'avant-corps de Ste-Gertrude à Nivelles et que nous retrouvons à Hérent, Kuntich et Orp-le-Grand tandis que des apports français sont visibles dans les piliers cylindriques de la crypte de St-Guidon à Anderlecht et à l'abbaye d'Affligem, aujourd'hui disparue.

Le XIII<sup>e</sup> siècle est marqué par une importation soudaine de l'art gothique nord relié aux foires de Champagne, témoin l'abbaye de Villers-la-Ville. Le style romano-ogival se retrouve dans les chevets polygonaux de Ste-Gudule et de N.-D. de la Chapelle.

Le XIV<sup>e</sup> siècle, où se fait l'unification de nos provinces par les ducs de Bourgogne, voit éclore un style aux caractères propres qui sont : clocher unique et entrée occidentaux, pignons multiples sur les bas-côtés, chœur polygonal, recherche de la pénombre, peu de verticalisme, emploi du grès lédien. Les exemples de ce style brabançon, nous les retrouvons à N.-D. d'Aarschol, N.-D. au Lac à Tirlemont, St-Guidon d'Anderlecht, N.-D. d'Alsemberg, St-Jean et St-Sulpice à Diest. Font exception SS. Michel et Gudule avec ses deux tours et St-Pierre à Louvain qui aurait dû en compter trois.

Au XV<sup>e</sup> siècle la commune affirme son pouvoir et c'est alors la splendide éclosion des hôtels de ville de

Bruxelles, Louvain et Oudenaerde ainsi que ce chef-d'œuvre : le chœur de N.-D. de Hal.

Le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est l'époque de la grande renaissance en Italie. Trois noms de chez nous sont à retenir : Sébastien van Nooye (Palais Granvelle) Keldermans (Halle-au-Pain-Bruxelles; achèvement St-Sulpice à Diest et quantité d'autres églises en Flandre, Anvers et Hollande) et Van Boghem (N.-D. des Victoires à Bruxelles et le joyau de Brou en Bresse).

Mais c'est aussi l'époque des troubles religieux, celle du règne des archiducs Albert et Isabelle et ceci nous amène au XVII<sup>e</sup> siècle. Les jésuites se mettent à construire avec la pompe empruntée à l'arsenal baroque italien. Citons les architectes traditionnels tels que Hoymaekers (Louvain et Bruxelles) et Du Block (Nivelles) et les novateurs : Cobergher qui construit N.-D. de Montaigu et introduit chez nous la coupole. Son édifice au plan heptagonal rompt avec tout ce qui avait été fait antérieurement. Francart s'inspire du style rubénien et invente divers types de portes. Nous sommes en présence du style halo-flamand dont les exemples les plus achevés se trouvent à la Grand'Place de Bruxelles. Nous assistons à la naissance d'un plan nouveau central et longitudinal. Des exemples : St-Michel à Louvain (Hésius), Grimbergen (Van Zinnicq) et les Riches-Claires à Bruxelles (Fayd'herbe). Cet art baroque meurt avec le siècle.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la culture française qui domine l'Europe. La Maison de la Bellone, récemment sauvée de la destruction nous en fournit un exemple remarquable. L'Hôtel d'Hoogvorst, tout récemment démoli et l'Hôtel d'Ursel par Servandoni sont les représentants de ce style français.



L'intérieur de l'église gothique Notre Dame à Alsemberg.

(Copyright A. C. L.)



La basilique baroque Notre-Dame à Montaigu.

(Photo C. G. T.)

Charles de Lorraine gouverne nos provinces. Alors est créé l'ensemble du quartier royal par deux architectes français : Barré pour l'ensemble de la Place Royale, Barnabé Guimard pour le Palais de la Nation, L'architecte Zinner dessine le Parc; le belge Montoyer construit S-Jacques; le brugeois Faulte, la bibliothèque; le verviétois L-B. Dewez se charge de l'achèvement. Un autre ensemble de même conception est la place des Martyrs, œuvre de Claude Fisco.

M. Martiny a voulu, en terminant, rendre hommage à deux architectes du XX<sup>e</sup> siècle qui vit éclore ce qu'on appelle le modern-style aux lignes végétales souples et contournées, ce sont Henry Van de Velde et le baron Victor Horta. Ce style qui s'étendit même à l'ameublement n'eut qu'une vogue éphémère et devait céder la place aux créations toutes simples, aux surfaces planes et aux lignes droites. Nous sommes à l'ère du béton.

On voudra bien excuser la sécheresse de ce compte rendu, ce qui est uniquement du au désir d'être complet et la place nous manquant pour développer davantage. Il faut ajouter que M. Martiny nous combla et nous donna bonne mesure. Son exposé prit à peu près le double du temps généralement imparti à nos séances. Nous ne nous en plaignons pas, la leçon d'architecture qu'il nous donna ayant été une révélation pour la plupart d'entre nous. Ce que nous n'aurons pu rendre ici c'est la magie des projections en noir et en couleurs et l'agrément de la voix chaude et persuasive du conférencier. Faut-il dire que son succès fut très grand. Faisant écho aux applaudissements prolongés de la nombreuse assistance, M. Janson fit promettre à M. Martiny de nous revenir encore lors des prochains cycles des Mîdis du Tourisme.

L. P.

## Un musée de folklore en plein air en Belgique

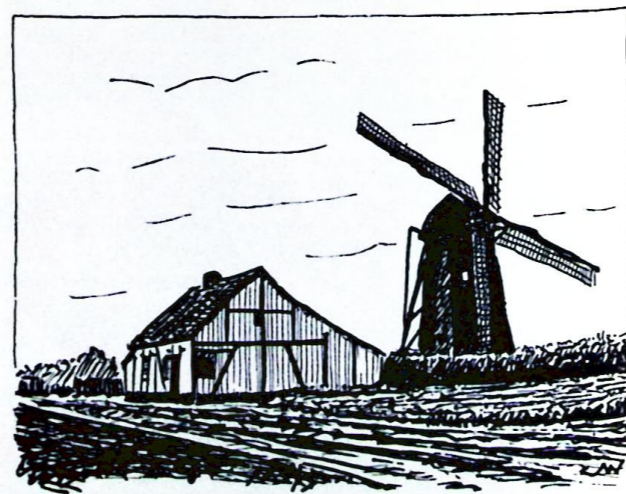
7 janvier 1957

par M. Albert MARINUS.

Pour ne pas manquer à la tradition, M. J. Janson présente le conférencier de ce jour, mais ceci est à peine nécessaire. Qui, parmi les membres de la Fédération ne connaît M. Albert Marinus? Quiconque s'occupe de folklore a suivi ses travaux et a applaudi à ses campagnes en faveur d'un musée folklorique en Belgique.

La Fédération Touristique du Brabant organisa d'ailleurs en 1952 une exposition des musées folkloriques étrangers et à cette occasion, notre vice-président donna une brillante conférence illustrée par de superbes clichés concernant les musées de Stockholm (le Skansen), d'Oslo et de Lillehammer en Norvège, de Lingby et d'Aarhus au Danemark, le musée de Finlande et celui de Arnhem en Hollande.

Tout ceci M. Marinus le rappela en manière d'exorde et dit sa campagne en faveur d'un musée folklorique en plein air au Heysel lors de l'Exposition Universelle de 1935. Il nous montra à nouveau le projet aquarellé



Charmant coins dans le domaine provincial de Bokrijk.

(Cliché Féd. Tour. Limbourg).

du peintre Cauchie et nous dit comment ce projet revint à ses auteurs sans même avoir été déroulé par les organisateurs de l'exposition à qui il avait été soumis.

Car il s'agissait de la création d'un musée national en Belgique, où l'on s'était laissé distancer par l'étranger. Cependant ce n'est pas la matière qui manquait. Notre pays est très riche en musées de toute sorte mais ces musées n'ont pas la faveur du grand public. C'est ce que Monsieur Marinus s'attache à démontrer de façon si persuasive, car, faut-il le dire, le conférencier ne lit pas un texte, il plaide éloquemment, mais comme d'habitude, sans emphase et sans mots ronflants, mais avec la bonhomie et le bon sourire que nous lui connaissons.

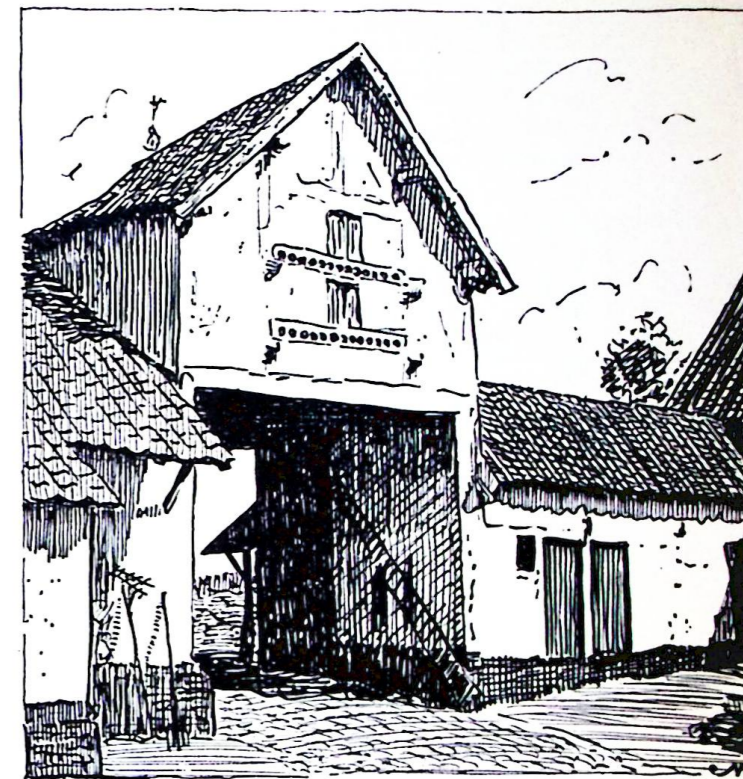
Ses arguments il les développa dans un article paru dans notre bulletin (décembre 1951). Nous pensons ne pouvoir mieux faire que d'en reprendre le passage suivant :

... « Jamais on n'intéressera le grand public aux musées tels qu'ils sont conçus. Ils le sont pour spécialistes, pour une élite cultivée. Ils contiennent des objets rares, des pièces de valeur, des œuvres répondant à des exigences artistiques ou scientifiques. Un musée de folklore ne contient rien de bien rare, rien de bien coûteux, rien de bien ancien, mais des évocations de la vie de tous les jours, familiale, artisanale, agricole, des objets relatifs aux croyances, aux superstitions, etc. datant d'un siècle ou deux au maximum, ayant appartenu bien souvent à la génération précédente. Mais ces objets frustes ont une portée populaire considérable car ils relient la génération actuelle aux précédentes et contribuent ainsi à développer le sentiment d'attachement de la population au sol natal. Tandis que la matière ordinaire des musées reste inaccessible aux gens de culture rudimentaire (et même trop souvent aux autres) celle d'un musée de folklore est à la portée des gens peu cultivés, mais n'en constitue pas moins un matériel concret appelé à développer des connaissances et des sentiments nobles. A notre époque on a dispensé des rudiments de savoir à tout le monde, il faut créer les organismes de nature à entretenir ce savoir et à élargir les horizons spirituels. Le musée de folklore apparaît comme une nécessité de notre temps. Il a un rôle social à remplir mais il doit être conçu de façon à accomplir cette mission. Dans les pays les plus avancés au point de vue social, comme les nordiques, on l'a compris et cherché une formule appropriée, c'est ce qu'on appelle le musée de folklore en plein air. »

Plusieurs endroits convenaient aux environs de Bruxelles pour la création d'un tel musée, notamment le Val-Duchesse, le château de Bouchout, Huizingen. Aucun ne fut retenu.

C'est à la province de Limbourg que devait échoir l'honneur de doter le pays d'un musée folklorique en plein air, mais qui ne sera pas national, mais régional, campinois et hesbignonnais. Il s'agit d'une œuvre de longue haleine. Il est plus difficile de reconstruire une ferme, après en avoir transporté les matériaux, que de disposer quelques objets dans une vitrine. Car insistons sur le fait, il ne s'agit pas de reproduire plus ou moins exactement tel que cela se fait dans les expositions internationales, mais bien de reconstruire en matériaux authentiques ce qui était digne d'être sauvé de l'oubli : fermes, granges, moulins à vent et à eau, auberges, brasseries, forges, etc.

Ceci est en train de se faire au domaine de Bokrijk. Le musée a dépassé le stade embryonnaire, mais, il reste beaucoup à faire. On veut arriver à la reconstruction complète d'un village campinois avec ses chapelles, son pilori, son arbre de justice, ses moulins et ses habitations. Tout ceci est en bonne voie. Existait déjà : six fermes, quatre granges, deux fours à pain, deux moulins à vent, une auberge et une brasserie.



Une des bâtisses reconstruite dans le domaine.

(Cliché Féd. Tour. Limbourg).

En 1957, le conservateur, M. Weyns que nous aurons bientôt le plaisir d'entendre (en flamand) espère réaliser la reconstruction de l'entrée du domaine, d'une maisonnette-barrière, d'une ferme en torchis hesbignonne et d'un moulin à eau. Le rêve non encore réalisé est de rendre tout cela vivant, comme cela s'est fait à l'étranger. Il s'agit de meubler les habitations, d'y voir travailler, d'y vivre en un mot.

Quelques mots encore sur le domaine lui-même. Il s'agit d'un espace de 514 hectares, dont environ 30 ha d'étangs et de marais particuliers à la Campine. Le parc à lui seul constitue un attrait incomparable. Cette vaste solitude qu'animent seuls les troupeaux de moutons est déjà visitée par des milliers de personnes. Un restaurant aux prix démocratiques sera créé en 1957 où 1.000 personnes pourront être servies. Un programme de jeux populaires est à l'étude.

Le domaine qui, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution française était la propriété de l'Abbaye d'Herkenrode fut acheté par la province de Limbourg en 1938.

Après cet exposé captivant, M. Marinus commenta brièvement une série de diapositives en couleurs laissant à son collègue M. Weyns le soin d'en dire davantage. L'écran nous révèle les plus beaux coins du domaine. Fermes, granges au toit de chaume, moulins, paysages défilent et cette nature calme et reposante nous invite à une prochaine excursion dès que les beaux jours seront revenus.

M. Marinus conclut sur une note optimiste. Il dit : « Ceux qui projetèrent de construire un musée de folklore furent traités d'utopistes. Mais les utopies d'un jour sont généralement réalisées le lendemain. »



# Promenades - Excursions - Itinéraires

## CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE.

Février.

### LOUVAIN.

- 2 Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en l'Église Saint-Pierre à 10 heures. Cortège.
- 10 « Poltekensmarkt ». Traditionnelle kermesse à l'occasion du Pèlerinage à Sainte Appoline.

### ITINÉRAIRES.

Excursions pédestres dominicales de « Pégase », faites en janvier et données à titre documentaire.

1. Réunion gare du Midi à 9 heures. Train à 9 h. 15. Buizingen, Petit Gouffre, Iroenenbos, Grootheide, Kapitel (pique-nique); Bois de Hal, Quarante Bonniers, Bois de Lembecq, Maeslaal, Esschenbeek, Hal. Retour en train; 19 km.

2. Réunion pl. Rouppe à 8 h. 45, départ en tram W à 9 heures, Mont-Saint-Jean, Ascension de la Butte, Belle Alliance, Plancenoit, Ferme du Caillon (visite du Musée); Glabais (pique-nique); Trou du Bois (point culminant du Brabant), Bois du Callois, Château de Goumont, Mont-Saint-Jean. Retour en tram, 18 km.

3. Réunion à 9 h. 30, au terminus du tram 7 à Grand-Bigard. Départ à 9 h. 15. Château du Couvent, Castel Hof, Château de la Motte, Château de Sittard, Walfergem (pique-nique); Ferme den Toren, Cobbe-gem, Relegem, Laerbeekbosch, Château de Rivieren, Ganshoren, 15 km. Passage du tram 7 Calevoet 8 h. 59; Barrière de Saint-Gilles 9 h. 10; Porte de Namur 9 h. 16; Nord 9 h. 25; Basilique 9 h. 36.

4. Réunion à 9 h. 45, Pl. Rouppe, Départ à 10 h. 05 en tram « L » pour Lennik-Saint-Quentin, arrivée à 10 h. 55, Gooik, Stuyvenberg, Derrevoetshoek, Lombeek-

Sainte Marie (pique-nique « In de Kroon »); Strylem, Borghet Lombeek, Loidershoek, Lombeek-Sainte-Catherine, Ternal. Retour en train ou en autobus, 15 km.

5. Réunion Place Saint-Josse, à 9 h. 15. Départ à 9 h. 30 pour Sterrebeek, Hoogenbosch, Crabbenbosch, Kinderenbosch, Vrebosch (pique-nique); Kwaage, Bois de Moorsel, Wesembeek, Kappelveld, Retour en tram 27, 16 km.

Promenades de la « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes », données à titre documentaire.

Départ 10 h. 30, Auderghem, Boulevard du Souverain, Rouge-Cloître, Drèves des Deux Barrières et des Charmes, N.-D.-au-Bois (repas); Drève de la Plaine, Petites Flosses, Quatre-Bras, Stockel.

14 février (jeudi). - Idem. Pilote : M<sup>me</sup> Vanden Brugge.

17 février (dimanche). - Dép. 10 h. 30, Boitsfort, Place Wiener, Drèves des Deux Montagnes, du Comte et Van Kerm, Fond Saint-Michel, Espinette Centrale, (repas : « Au Nouveau Chalet », Botermansdelle, Hazeberg, Sapinière, Preumont, Drève de Longue Queue, Sentiers de la Pépinière et des Merles, Poitsfort. Pilote à désigner sur place.

21 février (jeudi). - Idem. Pilote : M<sup>me</sup> Vanden Brugge.

24 février (dimanche) - Départ 10 h. 15, Porte de Ninove, en tram « Ni » pour Dilbeek, Château de Sainte Alène, Rondebos, Bodegem-Saint-Martin, (repas : café face à la station); Kapelle-Saint-Ulrich, Beckerzeel, Grand Bigard. Retour en tram 7. Pilote : M. Bernaerts.

28 février (jeudi). - Départ 10 h. 30, Drève du Comte (arrêt facultatif trams 4 et 16), Etang des Enfants Noyés, Arboretum, Groenendael, (repas à l'« Hôtel de la Sapinière », Kerrenberg, Fond des Ours, Drèves des Mésanges et de

Welriekende, Boitsfort. Pilote : M<sup>me</sup> Vanden Brugge.

3 mars (dimanche). - Départ 10 h. 30, Auderghem, Boulevard du Souverain, Rouge-Cloître, Canton des Patriotes, Blankedelle, N.-D.-au-Bois (repas); Bois des Capucins, Fond Sainte Elisabeth, Chemin des Loups, Tervuren. Pilote : M. Bernaerts.

7 mars (jeudi). - Idem. Pilote : M<sup>me</sup> Vanden Brugge.

10 mars (dimanche). - Dép. 10 h. 30, Place Wiener, Pont des Chats, Drève Van Kerm, Sentier de la Reine, Espinette Centrale, (repas : « Au Nouveau Chalet », Holleken, Cleelbos, Linkebeek, Uccle Calevoet. Pilote : M<sup>me</sup> Lecloux.

14 mars (jeudi). - Idem. Pilote : M<sup>me</sup> Vanden Brugge.

### LES AMIS DE LA NATURE.

Local : 37, Parvis de Saint Gilles.

Mois de février. Activités de plein air.

Dimanche 3. - R.V. Place Rouppe à 9 h. 15. En vicinal jusqu'à Waterloo (Petit Paris), Les Baraques, Bois de Ohain, Ohain (déjeuner), Lasne, Bois de Chapelle Saint-Lambert, Rixensart. Retour en train.

Dimanche 10. - R.V. Gare du Quartier Léopold à 8 h. 50. En train jusqu'à Ottignies, Céroux-Mousty, La Motte, Bousval (déjeuner), Le Cala, Plancenoit. Retour en vicinal.

Samedi 16 et dimanche 17. - W.E. à l'Auberge de Sart-Moulin. Le dimanche, excursion à Colibain, Wauthier-Braine (déjeuner) Le Doyen, Le Sacrement, Bois de Hautmont et du Foriest, Sart-Moulin. Retour en tram.

Dimanche 24 février. - R.V. Place Saint-Josse. En vicinal jusqu'à Loonbeek, nuis Neerijse, Les Eaux Douces (déjeuner), Forêt de Meerdael, Weert-Saint-Georges. Retour en vicinal.

11 Une collection artistique européenne à Anvers, par Monsieur A. JANSEN, licencié en philologie romane.

18 Le rôle des copies dans la transmission des traditions d'art, par Monsieur DULIERE, docteur en médecine.

25 Nature, sauvegarde de l'homme, par Monsieur G. BARZIN, directeur du service touristique de la ville de Spa.

4 mars — Het domein van Bokrijk, par Monsieur Weyns, conservateur du musée de folklore en plein air.

## VISITES DOCUMENTAIRES DU TOURING CLUB ROYAL DE BELGIQUE.

Février.

- 2 La Régie des Télégraphes et Téléphones.
- 3 L'Institut National Belge de Radiodiffusion.
- 7 Conférence sur la Télévision aux Usines Philips.
- 10 Conférence au Musée des Sciences Naturelles.
- 11 La Fromagerie Franco-Suisse.
- 13 Les Usines Lever Frères à Forest.
- 14 Les Installations Sobybel. La fabrication de l'apéritif BYRRH.
- 23 Les Installations d'embouteillage Coca-Cola.

Pour conditions de participation et renseignements complémentaires consultez le numéro de T.C.R.B. de janvier 1957.

### AVIS. CONCERTS. REDUCTION SUR LE PRIX DES PLACES.

En la salle des Concerts du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles :

1. Mardi 12 février 1957, à 20 heures :

Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire de musique de Bâle.

Au programme : Œuvres de Vêracini, Lully, Pergolèse, Beethoven, Moeschinger, Mueller von Kulm, Poulenc, Strawinski, Paganini.

2. Mardi 19 février 1957, à 20 heures :

Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire de musique d'Amsterdam.

Au programme : Œuvres classiques, romantiques et modernes.

3. Mardi 26 février 1957, à 20 heures :

Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire de musique de Hanovre.

Au programme : Œuvres classiques, romantiques et modernes (Vivaldi, Monteverdi, Schubert, Schumann, Beethoven, Brahms, Moussorgski).

4. Mardi 4 mars 1957, à 20 heures :

Répétition générale des Concerts d'Echange que des lauréats du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles donneront à Amsterdam, à La Haye, à Hambourg et à Hanovre.

Au programme : Œuvres de Tartini, Sacchini, Brahms, Ravel, Saint-Saens, Isaye, Haendel, Bernier, L. Jongen, Poot, Debussy, Albeniz.

Prix des places :

10 (dix) francs par place et par concert pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle le soir du concert).

Réservation des places :

Gratuite au bureau de location du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence (de 9 à 12 heures et de 14 à 17 heures).

# CONTACTS

R.L.V.B.

## Commission Touristique Nationale. REGLEMENT DU BREVET NATIONAL DE CYCLOTOURISME.

Article premier. — Un brevet national de cyclotourisme est organisé par la Royale Ligue Vélocipédique Belge à l'intention des cyclotouristes belges et étrangers appartenant à une association affiliée à l'Union Cycliste Internationale ou à l'Alliance Internationale de Tourisme, à titre individuel ou à titre d'adhérent d'un cercle affilié à une fédération des associations susdites.

Art. 2. — Ce brevet consiste à visiter à vélo, les trois sites de chaque province belge, indiqués sur les cartes de contrôle, en suivant de préférence les itinéraires recommandés. Les trois sites constituent les points de contrôle. Les itinéraires ont autant que possible une grande ville comme point de départ.

Art. 3. — Les sites pourront être visités à n'importe quelle époque de l'année, en groupe ou en isolé, en une, deux ou plusieurs journées et dans un délai maximum de quatre années.

Art. 4. — Pour être considéré comme ayant visité un site, le cyclotouriste concurrent, qu'il fasse partie ou non d'un groupe, devra se faire contrôler individuellement au point de contrôle situé dans ce site. Le Brevet National de Cyclotourisme sera attribué à tous les cyclistes belges et étrangers qui auront visité le nombre de sites prévus.

Art. 5. — Les cyclistes, participant aux concours sont tenus, soit eux-mêmes, soit par le canal de leur cercle, de demander à la Commission Touristique Nationale de la L.V.B. une carte de participation individuelle. Immédiatement après l'estampillage de la carte par les postes de contrôle, celle-ci devra être renvoyée à la L.V.B., Commission Touristique Nationale, 8, Place des Martyrs, Bruxelles.

Art. 6. — Le droit de participation au Brevet s'élève à 20 francs à verser au C.C.P. n° 390.00 de la R.L.V.B.

Art. 7. — Les cas non prévus par le présent règlement seront tranchés par la Commission Touristique Nationale de la L.V.B.

## EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE BRUXELLES 1956.

Communiqué.

Au cours d'une réception offerte à Dusseldorf par M. Hormann Wenholt, Commissaire Général de la République Fédérale Allemande près l'Exposition de Bruxelles 1958, les projets de la section allemande ont été exposés par le Commissaire Général et ses collaborateurs immédiats. La Section Allemande couvrira une superficie de 18.000 m<sup>2</sup> et comprendra huit pavillons rectangulaires, entourés de vastes espaces verts.

Après que M. Paul Mahieu, Président du Comité de Publicité, eut rappelé les conceptions générales qui président à la préparation de l'Exposition, Monsieur Hans Schipport développa le thème central de la participation allemande, laquelle mettra en lumière la contribution que le peuple allemand a apportée depuis dix ans au progrès économique et social. Le Commissariat Général du Gouvernement belge était représenté à cette cérémonie par MM. Paul Neuray, Directeur à l'Information, et Fernand Piot, Attaché de presse.

## « L'ARCHITECTURE DE L'EXPOSITION SERA DE VINGT ANS EN AVANCE SUR NOTRE EPOQUE », (dans « Objectif '58 » par M. Van Goe- them).

Lors de la précédente journée de contact, j'ai eu l'honneur d'exposer devant les Commissaires généraux aujourd'hui présents à cette réunion, le parti d'urbanisme général de l'Exposition et en particulier le choix du site vallonné qui aurait permis aux différentes nations de construire leur palais dans un cadre propre.

Nous avions, au Commissariat, l'appréhension que l'utilisation des nouvelles techniques dans le mon-

## Un musée de folklore en plein air en Belgique

(suite et fin de la page 13)

A l'étranger, on a eu la foi, pourquoi ne l'aurions-nous pas également. La réalisation de Bokrijk est la meilleure preuve que nous possédons tout ce qu'il faut pour réussir.

Cette péroraison est chaudement applaudie par un auditoire convaincu et enthousiaste.

L. P.

### Programme des Midis du Tourisme

FÉVRIER

4 Le Quartier de la rue de Brèderode et le Musée de la Dynastie, par le Chevalier DE SELLIERS DE MORANVILLE.

de entier ne conduisent les architectes à réaliser des œuvres de conception uniforme, ne pouvant plus s'appuyer sur les traditions architecturales de leur pays. A notre très grande surprise, nous avons constaté depuis que nous recevons les projets pour la construction des pavillons étrangers, que chaque architecte a imprégné, malgré l'emploi de techniques semblables, son architecture d'une marque nettement nationale. La plupart des architectes ont cherché à résoudre le problème qui se pose chaque jour à tous les constructeurs, de réaliser à la fois une solution fonctionnelle et architecturale. Je citerai à titre d'exemple, la présence autour d'un point de la section étrangère de trois grands pays qui ont fait appel à la technique, récemment mise au point, des toitures suspendues et qui ont résolu les problèmes avec des solutions nettement différentes. Chacune de ces solutions exprimant d'une façon flagrante l'esprit et le caractère propres de chacune des nations. Certains ont même fait appel à des solutions prenant leur origine dans la recherche du module simple à l'instar de ce qu'était la brique lorsqu'elle fut appliquée la première fois dans la construction.

De ces solutions techniques ont découlé des effets plastiques marquant d'une manière presque violente le caractère audacieux des solutions et de la légèreté de leur conception.

Je me félicite d'autre part, de voir combien le choix du site a été compris par les architectes étrangers, qui ont su tirer parti du décor naturel, respectant le paysage. Si certaines difficultés étaient nées du voisinage de l'un ou l'autre pays, la dernière réunion de contact des techniciens a permis, sur le plan pratique, de résoudre directement tous les problèmes de voisinage des parcelles.

Qu'il me soit permis de faire un appel à mes confrères étrangers et à leurs mandants, les Commissaires généraux, pour les inviter à nous remettre dans les délais les plus courts, les plans définitifs accompagnés des notes de calculs que nous leur demandons. Non seulement dans le but de respecter le « timing », mais surtout parce que l'expérience m'a montré que dans l'emploi des techniques nouvelles, les délais habituels qui séparent les plans de leur réalisation, sont allongés du fait de deux impératifs. Le premier c'est qu'il s'agit de techniques nouvelles auxquelles les entrepreneurs ne sont pas rompus et qui obligent les maîtres-d'œuvres à procéder à des études plus poussées et même à devoir faire des essais à échelle réduite avant de pouvoir adopter les solutions pratiques répondant à ces nouvelles techniques.

Le second impératif est que la plupart des constructeurs font appel à l'acier dans le but d'alléger la construction d'abord, ensuite de retrouver une partie des dépenses dans la revente de ce matériau et le choix de cette structure amène à prévoir des délais beaucoup plus importants qu'il n'est d'usage, en raison de la très grande quantité des demandes. Il faut donc que nous soyons en possession, avant la fin de l'année, de toutes les spécifications concernant les charpentes métalliques, pour nous permettre de faire jouer les priorités que veulent bien nous accorder les aciéries belges.

Néanmoins, j'engage tous les maires de l'ouvrage à faire appel à leur propre aciérie, ou si la solution le permet, à utiliser des matériaux dont l'approvisionnement est plus facile, lorsqu'il s'agit de pavillons de faible importance.

Pour terminer, je renouvelle la grande satisfaction que j'éprouve à la vue des projets qui me passent sous les yeux et si la mission d'architecte en chef de l'Exposition est une charge, elle a au moins cette compensation, c'est de voir se réaliser, se concrétiser l'évolution de l'architecture moderne qui, sur le terrain de l'Exposition 1958, sera de vingt ans en avance sur notre époque.

**HERALDIQUE DES COMMUNES BELGES** (suite). (Crédit Communal de Belgique, janv. 1954).

**BEKKEVOORT** (Bechevort en 1125) fut autrefois une commanderie de l'ordre Teutonique.

Cette localité fit partie du pays de Sicheim et de ce fait appartenait à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle au sire de Diest.

Thomas de Diest laissa en 1436 Bekkevoort à sa fille Jeanne, dame de Heinsberg et de Diest qui épousa successivement Jean de Looz et le comte de Meisen-Saarbrücken (1). Après être demeuré une vingtaine d'années dans les mains du duc de Juliers, le pays de Sicheim entra, par voie d'échange, dans la maison de Nassau.

Un sceau échevinal de Bekkevoort, datant de 1694, est à l'écu de Guillaume Henri, prince d'Orange Nassau. Il s'agit d'un écartelé aux 1. et 4. d'azur semé de billettes d'or au lion de même armé et lampassé de gueules (qui est Nassau), aux 2. et 3. d'azur semé de croisettes d'argent au lion de même qui est Saarbrücken, au franc-quartier écartelé lui-même aux 1. et 4. du burelé de Looz et aux 2. et 3. du lion d'argent couronné d'or sur champ de gueules de Heinsberg. C'est ce blason qui a été reconnu à Bekkevoort le 28 août 1935.

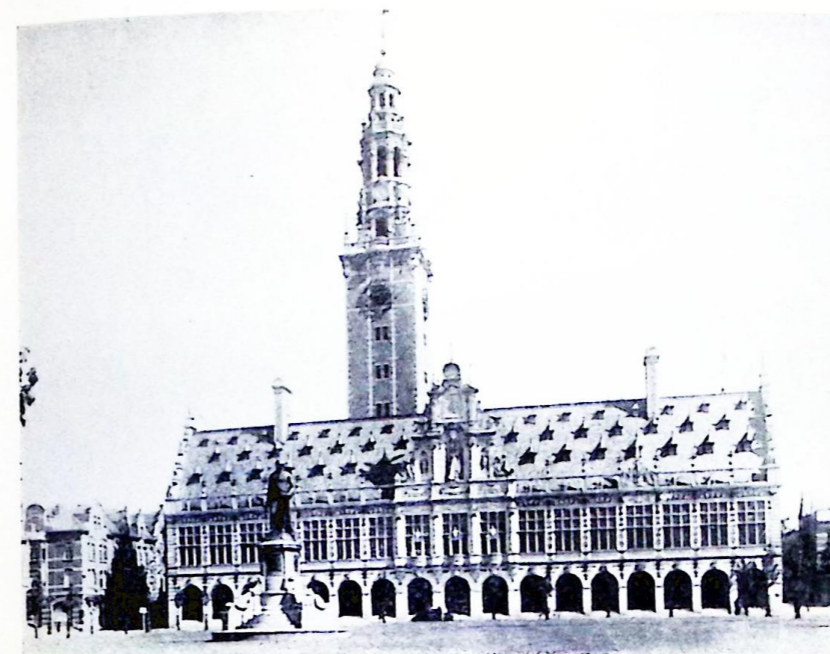
(1) Melkenbeek : *De Gemeentewapens van Vlaamsch-Brabant*, p. 28.

PERWEZ serait, d'après plusieurs historiens, la ville romaine de « Pervinacium » mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin.

La baronnie de Perwez, une des plus belles terres du Brabant wallon s'étendait sur cinq paroisses et constituait la principale barrière du duché de Brabant vers le Namurois. Vers l'an 1200, le duc Henri 1<sup>er</sup> la donna en apanage à son frère Guillaume de Louvain, époux d'Alix de Grimbergen, qui devint la souche de la maison de Perwez-Brabant. Après plusieurs mutations, la baronnie de Perwez passa de la maison de Clèves à la maison de Hornes. Plusieurs seigneurs, dont les sires d'Orbais, de Wavre et de Sombreffe, se partagèrent une partie importante du territoire de Perwez. Un de ceux-ci, Henri de Hornes, seigneur de Perwez et sénéchal de Brabant, périt en 1408 à la sanglante bataille d'Othée. Sa tête et celle de Thierry de Hornes furent emportées comme trophées de sa victoire sur les sujets révoltés par Jean de Bavière, évêque de Liège, dit « Jean sans Pitié ». Jean de Mérode, descendant d'Adélaïde de Hornes, hérita, en 1529, de la baronnie de Perwez qui passa ensuite aux Withem et aux Arenberg-Aerschot.

Thierry de Hornes, sire de Perwez et de Duffel, portait en 1350 trois huchets surmontés d'un lambel. Gelré donne au « here van Hoerne, homme du duc de Brabant » d'or à trois huchets de gueules, enguichés et pavillonnés de sinople, virolés d'argent et surmontés d'un lambel d'azur. Les armoiries particulières de Perwez existent depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Selon Butkens (1), c'est Hornes avec quelques variantes. Les échevins de la franche ville de Perwez se sont servis aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles d'une matrice de sceau datant du XIV<sup>e</sup> siècle et portant un écu parti au premier à une fasce (c'est-à-dire Vianden (2)) et au second à trois huchets surmontés d'un lambel (c'est-à-dire Hornes). L'arrêté royal du 4 octobre 1845 a reconnu à la commune de Perwez l'écu des Hornes, chargé d'un franc-quartier de gueules à treize besants d'argent. Ce franc quartier, qui figure sur un sceau scabinal du XVII<sup>e</sup> siècle, provient probablement de la personne d'un des seigneurs de Perwez. Marchal, conservateur des Manuscrits de la Bibliothèque Royale, interrogé à son sujet, répondit ignorer de quelle famille il est l'emblème. La devise « Amour de la Patrie » a été accordée en considération des services que les habitants de Perwez ont rendus à la cause nationale en 1830.

(1) B. R. : Manuscrit 5684.  
(2) Marie de Perwez-Brabant avait épousé le comte de Vianden.



La bibliothèque. (Photo C.G.T.)

Profitez de la fête patronale Universitaire ou du « Pottekensmarkt » pour visiter

LA VILLE D'ART LOUVAIN.

**FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT**

A. S. B. L.

79-83, rue du Lombard — BRUXELLES

★

Bureaux ouverts

de 9 à 17 h.

★

Bureau de

renseignements

★

Bibliothèque

★

**FAITES - VOUS MEMBRE!**

Cotisation : 25 francs minimum

Tél. 12.39.01

C. C. P. 385.776

**SOMMAIRE**

- Les œuvres d'art de l'Assistance publique de Bruxelles et leurs origines* . . . . . A.M. Bonenfant-Feytmans.
- La Belgique vient de perdre un grand mécène* . . . . . A. Jansen.
- La Porte de Schaerbeek* . . . . . J.B. De Brouwere.
- Midis du tourisme* . . . . . L.P.
- Excursions, promenades, itinéraires, calendrier touristique et folklorique, contacts* . . . . .

← Nouvelle série n° 34 (94) - cliché de la couverture.  
LE MUSEE COLONIAL A TERVUREN est accessible pendant toute l'année. Vitrine avec Masques Bakuba. (Photo C.G.T.)

*Il était une fois un petit garçon de 4 ans .....*



Portrait de Smidt van Gelder, peint par Thérèse Schwartz.

*(Archives Musée Smidt van Gelder).*